

Le général Gordon, tombé à Karthoum victime de son dévouement et de l'incapacité des généraux anglais.

L'amiral Courbet, le vaillant marin, héros de Fou Chéou, mort sur son navire, au moment où il venait de révéler ses admirables qualités de grand capitaine.

Hendricks, vice-président de la république américaine.

Edmond About publiciste français.

.

Je ne veux plus penser à ces douze mois qui ne sont plus, mais avant de quitter ce sujet, laissez-moi vous citer quelques lignes d'Alphonse Karr.

Elles ont du bon.

« Nous sommes dans l'hiver ; voici une année finie et voici une année qui commence. On appelle cela avoir une année de plus. Ceux qui sont nés depuis trente ans disent qu'ils ont trente ans. Hélas ! c'est, au contraire, trente ans qu'ils n'ont plus ; trente années qu'ils ont dépensées du nombre mystérieux qui leur en a été accordé ; trente années qui sont les fleurs de la vie et que le vent a séchées ; trente années pendant lesquelles on a passé par toutes les sensations qu'il faut ensuite recommencer et *ruminer*.

« Quand on a dépensé cette première partie de la vie, on s'étonne de la prodigalité avec laquelle les gens les plus jeunes jettent en riant leurs jours exempts de soucis, sans les compter, sans les regretter, sans leur dire adieu. On est surpris, comme ce voyageur dont parle un conte arabe, qui vit des enfants jouer au palet avec des *rubis*, des *émeraudes* et des *topazes*, et s'en aller sans songer à les ramasser.

« Il n'est personne qui, à trente ans, ne soit déjà en train de mourir et n'ait à porter le deuil d'une partie de soi-même. Si je voulais, pour moi, je prononcerais ici l'oraison funèbre de deux dents et de ravissantes illusions que j'ai perdues. »

.

Toutes lamentations seraient inutiles, profitons des leçons du passé pour apprendre à nous mieux conduire et nous faire gouverner mieux à l'avenir, séchons nos larmes et sourions à l'avenir.

Voyez-vous sur la double page de ce numéro la marche triomphale du Temps, précédé des personnages allégoriques des contes que chantaient si bien nos mères et grands-mères ?

Reconnaissez-vous *Peau-d'Ane*, le *Chat Botté*, *Barbe Bleu*, *Ali Baba* ou les quarante voleurs, le *Petit Chaperon Rouge*, etc.

La joyeuse entrée que fait le Temps avec tout ce charmant cortège si cher aux enfants !

Les jolis souvenirs que réveille en nous cette apparition fantastique !

Bravo ! Bravo !

.

Le duel est toujours tenu en grand honneur en France, comme vous le savez, et la moindre insulte doit être lavé dans le sang. C'est un vieil usage qui nous est resté des temps de chevalerie.

Il nous arrive à ce propos une excellente histoire.

Il y a quatre ans environ, dans un club de Bordeaux, un jeune officier de marine se prit de querelle avec un marchand de grains, de la ville.

Le lendemain, il envoya ses témoins à son adversaire.

—Messieurs, dit celui-ci, je ne demande pas mieux que de me battre avec le lieutenant, mais je crois pas que les risques soient égaux des deux côtés. Lui est garçon, moi j'ai trois enfants. Quand il en aura autant je me tiendrai à sa disposition.

Le lieutenant Carjuzac était très obstiné.

Il avait remarqué, dans la ville, une très jolie fille dont le père était barbier. Il la demanda en mariage et l'épousa en octobre 1882. Dix mois plus tard il eut un fils ; en 1884, une fille, et enfin, il y a trois mois à peine, il eut le bonheur d'avoir un troisième enfant.

Il ne perdit pas de temps.

Prenant deux enfants sur ses bras et suivi de la bonne qui portait le bébé, il se rendit au domicile de celui à qui il en voulait depuis si longtemps.

—Ah ! ah ! dit-il, nous allons donc nous battre, j'ai trois enfants.

—Eh ! eh ! reprit l'autre, j'en ai cinq maintenant.

L'officier de marine, désespérant d'arriver à rendre les chances égales, d'ici longtemps, prit le parti de serrer la main du spirituel marchand, et tous deux sont les meilleurs amis du monde.

Cela ne vaut-il pas mieux ?

.

Les Ontariens ne manquent jamais une occasion de *blaguer* les Québécois à propos de leur soi-disant ignorance.

On pourrait bien leur rendre la pareille tous les jours, mais je ne veux pas abuser de notre supériorité, et me contenterai d'un seul exemple :

Dernièrement, un *dude*, de London, franco-phobe qui mange du canadien-français du matin au soir, se trouvait dans une pharmacie et déplorait le crétinisme des malheureux *frenchmen* qui ne savent même pas ce que c'est qu'une pointe de vaccin.

M. Purgeroide faisait chorus.

Tout en causant, le *dude* prit dans une boîte, sur le comptoir, une petite lame d'ivoire et se mit à se nettoyer les dents..... jusqu'au sang.

—Vos cures dents sont sales, dit-il tout à coup, ils ont un goût étrange.

M. Purgeroide examina le..... cure dents.

—..... Malheureux ! s'écria-t-il, c'est une pointe de vaccin ! Vous vous êtes empoisonné la gorge !

LÉON LEDIEU.

LA MOISSON ABONDANTE



PARTIS !

Partis ceux-là qui égayaient nos demeures. Partis ceux-là qui, tapageurs souvent, aimable toujours, renversaient nos corbeilles à ouvrages, égarèrent nos ciseaux, volaient notre fil. Partis les blonds chérubins qui, tintamarrant dans les corridors, se bousculant dans les escaliers, venaient plus vite chercher un baiser, un bonbon.

Partis !

Partis sous le plus horrible aspect. Partis sans rien emporter de leur front d'ange, de leur chevelure dorée, de leurs joues roses, de leur bouche mignonne.

Partis !

Partis sans que notre regard avide ait pu saisir sur cette masse dégoûtante qui se tordait sous la souffrance, un trait connu, un trait aimé.

Partis !

Partis sans que nos lèvres émues aient pu trouver une place pour se poser une dernière fois.

Partis !

Partis seuls ! Enveloppés précipitamment dans le drap même qui les a vus souffrir, jetés dédaigneusement, par des mains rudes, entre quatre planches assemblées à la hâte, conduits sans pitié comme sans cortège, par les rues désertes ou bruyantes vers un affreux trou qui les attend tous là-bas.

Partis !

Depuis de longues semaines, de longs mois, on a plié nos cœurs sensibles aux plus cruelles séparations. Nous avons eu à souffrir dans nos affections les plus tendres. Chaque famille a dû payer chèrement son tribut à la colère divine : toute mère pleure un ange envolé, toute âme se brise.

.

Les feuilles religieuses, aidées des mères affolées, terrifiées, et des voix plus graves encore, ont cru devoir s'élever et donner le mot énigmatique du terrible fléau qui nous accable : les amusements de l'hiver dernier se sont présentés à leur esprit monté comme autant de scandales pour armer le bras de Dieu.

L'éloquence s'est jointe à la persuasion pour faire passer devant nos yeux les tableaux les plus frappant. D'un côté, on a richement étalé les merveilles de notre carnaval, retentissant encore par le souvenir de ses plaisirs, de ses joies, de ses émotions vertigineuses. De l'autre, on nous a laissé entrevoir, avec le plus déplorable contraste, la saison qui arrive, terrible par l'appréhension des vols, poussés peut-être jusqu'aux crimes, de ses incendiaires, de ses dépravations de toutes sortes, pour taire des misères sans nom.

Sans doute, Dieu ne frappe jamais sans mobile : il nous faut respecter ses desseins secrets. S'il moissonne si abondamment les chers petits êtres

que nous aimons, nos sourires, nos joies, nos espérances, c'est que nous avons grandement irrité son courroux. Quelles fautes abominables avons-nous commises ? De quels ignobles attentats nous sommes-nous rendus coupables ?

Hélas ! et mystère !

.

Je crois difficilement—et beaucoup sont de mon avis—que seuls le bruit de nos fêtes brillantes, le son des écus empilés au milieu de réjouissances, sans égales si vous le voulez, soient directement la cause de la malédiction du ciel sur nous.

Je ne vais pas pousser l'incrédulité jusqu'à dire que les amusements, nés durant notre dernier carnaval et offerts par un programme des plus alléchants, étaient tous sains et droits. Non ; plus d'un avait certainement son mauvais côté. Mais dites-moi, les meilleures choses n'ont-elles pas aussi le leur ? De même qu'un plaisir innocent par lui-même devient piège ou danger si usé sans mesure ; de même, un divertissement un peu leste reste néanmoins dans ses bornes, si dégusté sagement et avec restriction.

.

La neige enveloppe de nouveau la terre de son blanc manteau. Avec elle, la température froide, qui n'effraie pas la jeunesse, la convie encore aux plaisirs qui donnent de l'énergie et du cœur aux tempéraments difficiles. Devrons-nous faire la sourde oreille, garder le coin du feu, en compagnie de grand'mère, qui dort sous ses lunettes ?

Certes !

J'en appelle à ceux qui, se rappelant *leurs temps*, se souviennent aussi *qu'il faut que la jeunesse s'amuse*—sainement, bien entendu ;—j'en appelle surtout à ceux qui ont la conscience assez généreuse, pour croire aussi bon de ne point se voiler la face à la vue des groupes gracieux qui déjà ont fait leur apparition, enveloppés chaudement, modestement, dans leur bon costume de couverte, la raquette au pied, le rire sur les lèvres et la santé sur les joues.

HERMANCE.

LE SAC AUX SURPRISES

(Voir gravure)



Une boîte de Pandore a servi souvent de thème aux artistes du XVIII^e siècle pour sa ravissante allégorie, au temps où nous vivons, on trouverait cela poncif—quelques-uns diraient *pompier* ou *barbier*—nous sommes bien forcés de nous mettre un peu au goût du jour. Ce sera donc le sac, cette emblème du XIX^e siècle, qui représentera dans notre en-tête de l'année 1886 la cassette mystérieuse.

Toutes ces mains tendues vers la jeune année, qui détiennent tant d'espérances et tant d'ambitions, ne seront-elles pas déçues, le sac, une fois le cordon dénoué, ne sera-t-il pas pour certains "le sac à la malice" ? Nous serions désolés qu'il en fût ainsi. Nous souhaitons, au contraire, que chacun de nos abonnés y trouve son compte. Que les jouets et les bonbons emplissent les mains du bébé, que la main du collégien y puise des prix, qu'un anneau de fiançaille vienne orner la main de la jeune fille, que la main du soldat y trouve les galons où la croix, celle du travailleur le pain quotidien, du commerçant le gain honnête, que l'artiste y ait sa médaille, l'écrivain ses palmes, que tous, riches ou pauvres, y trouvent la santé, la paix du cœur et de la conscience, ces biens inestimables sans lesquelles les autres vertus n'ont aucun prix.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le *Scientific American* recommande un gargarisme de sel et d'eau pour un mal de gorge diphtérique, avec une nourriture légère. Cela quand le mal commencera. Aussi un sirop d'oignons, de sucre et de miel, pour les rhumes obstinés.

Nous accusons réception d'une magnifique marche funèbre, intitulée : *La mort du Héros*, à la mémoire de Louis Riel. L'auteur est M. Magloire Prévaut, et l'éditeur M. A.-J. Boucher. Prix : 40c.